

**Jeune tueur en série dans l'Argentine d'il y a un siècle.
"Dio non ama i bambini" de Laura Pariani (2007)**

Brigitte Urbani

► **To cite this version:**

Brigitte Urbani. Jeune tueur en série dans l'Argentine d'il y a un siècle. "Dio non ama i bambini" de Laura Pariani (2007). 2017. <hal-01631613>

HAL Id: hal-01631613

<https://hal-amu.archives-ouvertes.fr/hal-01631613>

Submitted on 9 Nov 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jeune tueur en série dans l'Argentine d'il y a un siècle
***Dio non ama i bambini* de Laura Pariani (2007)**
Brigitte URBANI

Laura Pariani n'est pas, du moins à ce jour, un auteur de polars. Néanmoins le roman *Dio non ama i bambini*, publié en 2007, s'apparente fortement au roman policier, et marque un tournant technique dans la production de l'écrivain¹. D'une part les thématiques qu'elle traite depuis le début de sa carrière – l'émigration italienne en Argentine, l'exploration du passé, la lutte contre l'oubli, la situation des femmes – opèrent là un recentrage sur le monde des enfants, comme l'indique le titre, d'autre part la forme du polar, utilisée ici de façon discrète et toute personnelle, est un nouveau moyen de décrire une situation historique en y plongeant le lecteur tout en le maintenant en haleine, grâce à l'intrigue noire qui s'y développe de la première à la dernière des trois cents pages : une série de crimes abominables dont les victimes sont des enfants².

Il s'agit en somme d'un roman policier historique écrit sur un canevas de faits authentiques, au sein d'un décor soigneusement reconstitué. Car l'écrivaine est bien documentée sur l'époque et les lieux, comme de démontrent de précédents purs chefs-d'œuvre comme *Quando Dio ballava il tango* (2002) et *L'uovo di Gertrudina* (2003), ou certaines très belles nouvelles de *Di corno et d'oro* (1993) ou de *Il paese dei sogni perduti* (2004). Elle-même a séjourné en Argentine et s'est intéressée à ce pays dans toute son étendue, de l'immense ville de Buenos Aires jusqu'au fin fond de la Patagonie. Mais si romans, recueils de nouvelles et récits de voyages nous transportent à travers le temps en différents points du territoire, les lieux de l'action de *Dio non ama i bambini* se limitent aux banlieues défavorisées d'une capitale en pleine expansion. Ce voyage dans le temps nous fait opérer un saut d'exactly un siècle, mais pour la connaissance d'une réalité qui n'appartient pas seulement au passé.

Premier état des lieux

Précédé d'un *Prologue* qui nous fait entrer de plain-pied au cœur de la famille italienne qui sera l'un des moteurs de l'intrigue, le livre se compose de deux parties dont l'action se situe respectivement en décembre 1908 et en novembre-décembre 1912, dans le quartier que le Commissariat de police appelle Villa Basura (« villa immondizia »), situé entre San Cristobal et Boedo, une zone qui jouxte les abattoirs de la ville et où s'entassaient des immigrés, dans les habitations insalubres que l'on appelle les conventillos :

Ci abitano gli immigrati più recenti : una miseria nera, tanfo di merda e pidocchi, famiglie di italiani allo sbando, spesso in ricoveri di fortuna ; alta mortalità, bambini che vivono in strada per la maggior parte della giornata, molti orfani. [...] nulla riesce a sopravvivere, a parte la malerba. (p. 40)

La famiglia Goletti habite Calle Mexico, où s'alignent « la lunga fila dei conventillos » et le Commissariat. Un peu plus loin, calle Venezuela, « la Casa Blu con le bagasce polacche alla

¹ Laura PARIANI, *Dio non ama i bambini*, Torino, Einaudi, 2007, 305 pages. Pour alléger l'appareil de notes, les pages des citations seront indiquées directement dans le texte, entre parenthèses.

² La forme de l'enquête à suspense (réussie !) est toutefois déjà fortement présente dans l'impressionnant roman qu'est *La Signora dei porci* (Milan, Rizzoli, 1999, 253 p.), ou par exemple dans un très beau récit de *L'uovo di Gertrudina*, *Se tu ti formi rosa*, centré sur un crime commis dans un couvent (Milano, Rizzoli, 2003, pp. 83-129).

finestra » (p. 17). Après les abattoirs, la savonnerie où travaillent des fillettes. Contigus à cette zone, des terrains vagues d'où affleurent quelques baraques en ruine, et où sont en construction de nouveaux conventillos.

Comme on sait, dès le XIX^e siècle, l'Argentine fut une terre d'immigration pour des milliers d'Européens, immigration favorisée par la récente République argentine qui, avec un million d'habitants seulement pour un territoire gigantesque (1.700.000 km²), souhaitait peupler le « désert » et « civiliser » le pays, notamment les vastes zones de l'intérieur³. Des lopins de terre avaient été promis aux immigrants⁴, et un système d'accueil, à leur arrivée à Buenos Aires, leur permettait de bénéficier gratuitement d'un premier hébergement (à l'« Hotel de Immigrantes ») et d'un transport vers leur destination. La réalité fut tout autre. Quand les paysans pauvres, pour la plupart italiens et espagnols, arrivèrent en Argentine, il n'y avait plus de bonnes terres pour eux, les lots intéressants avaient été vendus à de riches familles ou à des spéculateurs⁵. Par contrats de quatre ou cinq ans on leur offrait un champ à défricher et à cultiver, qui leur était retiré à échéance du contrat et affecté non point aux cultures, comme l'avait projeté le gouvernement, mais à l'élevage, qui nécessitait moins de main d'œuvre. C'est pourquoi ces paysans rentrèrent chez eux ou se dirigèrent vers Buenos Aires, constituant un babélique sous-prolétariat de misère qui s'installa dans les conventillos.

Et pourtant l'Argentine du début du XX^e siècle est un pays prospère grand producteur et exportateur de céréales et de bétail⁶. Sur les huit millions d'habitants que compte désormais le pays, un sur trois est étranger (un sur deux à Buenos Aires) ; la majorité de ces étrangers sont des Italiens⁷.

Roman choral, *Dio non ama i bambini* fait intervenir une foule de personnages qui tous vivent dans les conventillos. De cette foule babélique se détachent deux familles italiennes, et en tout premier lieu la famille Goletti, où le père, chômeur porté sur le vin, est enclin à des gestes incestueux envers ses filles, où l'épouse est une *mater dolorosa* inconsolable après un deuil qu'elle n'a jamais surmonté, où les trois fils sont porteurs de tares,

³ Cf. à ce sujet Fernando J. DEVOTO, *Immigrants, exilés, réfugiés, étrangers : mots et notions pour le cas argentin (1854-1940)*, in Fernando DEVOTO et Pilar GONZALEZ BERNALDO (dir.), *Émigration politique : une perspective comparative. Italiens et Espagnols en Argentine et en France (XIX^e-XX^e siècles)*, Paris, L'Harmattan, 2001, pp. 77-99.

⁴ Une loi de 1862 établissait la concession d'une parcelle de 40 hectares de terrain à toute famille arrivée sur le territoire.

⁵ La réalité est plus noire encore. Le général Roca entreprit une chasse aux Indiens, de façon à libérer l'intérieur du pays des indigènes « barbares ». Pour financer cette expédition une souscription fut lancée : de vastes lots furent acquis notamment par de riches familles argentines et anglaises, et quantité de « bons » furent mis en vente (puis rachetés par des spéculateurs). D'estimables surfaces furent distribuées aux soldats et officiers qui participèrent à la chasse à l'homme pour leurs bons et loyaux services. C'est pourquoi bien vite il n'y eut plus de terres à « donner » aux immigrés. La spéculation réunit d'immenses zones entre les mains de latifundistes. D'où la déconvenue, notamment, des paysans siciliens, napolitains, lombards, piémontais... qui imaginaient devenir de fiers propriétaires, à l'image de ceux qui les exploitaient dans leur pays. (Cf. notamment, François GEZE et Alain LABROUSSE, *Argentine : révolution et contre-révolutions*, Paris, Seuil, 1975, *Introduction* pp. 21-27).

⁶ En 1914 l'Argentine est le « grenier du monde », le premier producteur mondial de maïs ; depuis 1900 les exportations de bovins se sont multipliées par cinquante ; l'industrie est en constante progression.

⁷ En 1910 on compte environ un million d'Italiens en Argentine, soit 11,7% de la population (les autres immigrés, toutes nationalités confondues représentent 14,5% de la population). Ils sont venus avec l'idée de « faire l'Amérique », c'est-à-dire de s'enrichir puis de rentrer au pays. Quarante pour cent rentrèrent, avec un pécule ou aussi pauvres qu'avant ; les autres restèrent et, d'une génération à l'autre, parvinrent à s'intégrer. Cf. à ce sujet, in *Itinerara. Paradigmi delle migrazioni italiane* (a cura di Maddalena TIRABASSI, Torino, Edizioni Fondazione Giovanni Agnelli, 2005), les contributions de Samuel L. BAILY, *Transnazionalismo e diaspora italiana in America Latina* (pp. 43-69), et de Fernando J. DEVOTO, *Le migrazioni italiane in Argentina : il problema dell'identità, delle generazioni e del contesto* (pp. 309-339).

notamment le deuxième, Ognissanti, physiquement diminué (petite taille, oreilles démesurées qui lui valent auprès des gamins du quartier le surnom d'Orecchia), violent, pervers, pyromane, un vrai « barabba » disent ses parents. L'autre famille protagoniste est celle des Testa, réduite, dans la deuxième partie du livre, à trois orphelins, Maurilio, Cacho et Rogelia. C'est dans la famille Goletti que se trouve le meurtrier en série, ce sont les enfants Testa qui se chargeront de le démasquer. On ne nous en voudra pas si nous résumons d'entrée l'histoire, cela ne gâtera point le plaisir d'une lecture. Car dès le premier chapitre le lecteur est en possession des indices : il voit qu'Ognissanti Goletti, malgré ses onze ans, est un être redoutable ; dès le deuxième il comprend qu'il est l'auteur du triple crime qui vient d'être perpétré ; au fur et à mesure que les assassinats s'enchaînent, tous commis sur des enfants en bas âge issus de familles italiennes, Ognissanti a été vu ou a laissé des traces. Si bien que le lecteur ne se demande pas qui est le criminel, il se demande jusqu'où il va aller, comment les enfants de la bande Testa vont l'affronter, si la Police, qui s'intéresse assez peu à l'affaire, voudra bien prendre en considération l'éventualité d'un cas aussi inouï.

Un thriller sur fond historique authentique

S'il n'est pas rare de lire, à l'entrée d'un livre ou d'un film, un avis annonçant que l'histoire que l'on va suivre est entièrement fictive (qu'un tel avis soit à prendre à la lettre ou *a contrario*), l'épilogue de ce roman souligne l'inverse, tout en mettant en avant le rôle de la romancière :

La storia che ho raccontato in questo romanzo è fondamentalmente vera, anche se ho ristretto l'arco temporale degli avvenimentin e costruito con l'immaginazione i vari personaggi. Del resto negli archivi stessi, leggendo le testimonianze, poche cose risultano chiare : la confusione di nomi e date è impressionante. Da qui l'impossibilità di sapere il numero esatto dei delitti compiuti in quegli anni a danno di bambini del barrio di San Cristóbal. (p. 295)

Même s'il est bien connu que « les écrivains sont des menteurs »⁸, il n'y a aucune raison de ne pas croire Laura Pariani, qui, dans d'autres livres, a montré qu'elle savait utiliser les archives et construire à partir de là des fictions plus vraies que la réalité⁹. Le criminel qu'elle met en scène a bel et bien existé, et il a bien été arrêté le 4 décembre 1912, jour où se clôt l'intrigue du livre. Le caractère féroce et dégénéré qu'elle lui attribue est authentifié par des rapports établis par la police et par des psychiatres. Et comme tout lecteur d'une histoire à fondement réel est avide de savoir ce qu'est devenu le protagoniste, elle nous apprend qu'après un bref internement en asile psychiatrique et dix ans de réclusion à Buenos Aires, il fut envoyé au bout de la Patagonie, au bague d'Ushuaia, et y mourut vingt ans plus tard.

Une série de crimes authentiques perpétrés par un très jeune criminel authentique, donc, sur fond social et politique tout aussi authentique.

Des dates précises inscrivent la fiction dans un cadre temporel bien réel. Chacun des douze chapitres du livre est précisément daté (« Buenos Aires, 6 décembre 1908, domenica [...] Buenos Aires, 7 décembre 1908, lunedì », etc.) et garni de fragments de documents – articles de journaux, extraits d'archives – concernant la situation et l'atmosphère sociale du moment¹⁰.

⁸ Même Isabel Allende l'affirme, dans le prologue à *Mon pays réinventé*, un livre où pourtant elle parle d'elle et de ses souvenirs d'enfance.

⁹ Cf. par exemple *La Signora dei porci* (1999), pour la reconstitution d'une affaire de procès pour sorcellerie au XVI^e siècle.

¹⁰ Qu'ils soient authentiques ou non peu importe : du moins sont-ils fabriqués à partir de documents réels, notamment l'abondante presse, officielle, italienne, ou anarchiste, de ces années-là.

Les faits évoqués sont historiques. L'Argentine d'alors (comme bien des pays d'Europe et d'Amérique du Nord) est traversée par des manifestations et des mouvements de grève nés de formations syndicales d'inspiration anarchiste venue d'outre-atlantique¹¹. Rappelons en effet que l'idéologie anarchiste fut "importée" en Amérique Latine par les immigrants européens et atteignit son apogée au début du XX^e siècle¹². Une idéologie véhiculée essentiellement par les Italiens, car l'Italie fut l'un des trois pays d'élection de l'anarchisme européen et les mouvements anarchistes y furent sévèrement réprimés, obligeant les militants à s'expatrier (et donc à émigrer)¹³. La presse locale affirme que le mécontentement des travailleurs est l'œuvre d'agitateurs étrangers. Et pour cause ! Les conditions de travail sont très dures¹⁴. Les grèves les plus sensibles, pour la vie courante et l'économie exportatrice du pays, furent celles, réitérées, des boulangers¹⁵, des dockers du port, et des manutentionnaires du Marché aux fruits¹⁶. Des mouvements sans issue positive, car les grèves furent étouffées par l'utilisation de briseurs de grève, les manifestations réprimées par des charges de cavalerie, et à plusieurs reprises fut proclamé l'état de siège. Ils eurent pour effet de diffuser dans la population un sentiment de xénophobie.

Le roman de Laura Pariani nous plonge dans cette atmosphère, même si elle n'apparaît qu'en toile de fond. Mais les habitants des conventillos se méfient des anarchistes qui viennent leur parler (« La contano facile gli anarchici che vengon qui al conventillo a riempirci la testa coi só discorsi, rimugina Fiore tra sé : fanno e disfanno senza pagare il conto », p. 9) ; les ouvrières les écoutent sans oser y croire (« In fabbrica gli anarchici fanno propaganda e dicono che le cose cambieranno, che le donne devono essere pagate come gli uomini », p. 35). Quant à la presse bourgeoise, elle se fait l'écho des craintes des autochtones et contribue à les entretenir, exprimant le regret d'une époque où chacun travaillait dans le calme et la confiance :

Ora invece, a causa dell'arrivo d'immigrati facinorosi che con idee balzane giungono a frotte nella nostra Capitale, la situazione è mutata di colpo come se nella nostra terra non valesse la grande sentenza del padre Adamo : *Tu lavorerai col sudore della fronte...* (p. 46).

Pittoresque, cette évocation d'une manifestation de lavandières :

[...] è chiaro che in queste donne, che si bruttarono di fango scordando la missione gentile del loro sesso, e in questi fanciulli, purtroppo a ogni legge scolastica ribelli, agiva non un'ingenua depravazione bensì una sobillazione esterna : sono le perniciose idee di anarchia portate nelle nostre tranquille plaghe da rivoltosi e settari d'oltreoceano. Così si finisce con la politica delle porte aperte. (p. 170)

¹¹ Pour une synthèse claire sur l'anarchisme, cf. le simple et clair "Que sais-je ?" de Gaetano MANFREDONIA, *L'anarchisme en Europe*, 2001, 127 pages.

¹² Voir à ce sujet le mémoire de Maria Laura MORENO SAINZ, *Aux origines du mouvement anarchiste argentin. 1880-1915*, Grenoble, Université Pierre Mendès-France, Institut d'Études Politiques, 1997, 150 pages.

¹³ Séjournèrent en Argentine des militants activistes et des théoriciens tels qu'Errico Malatesta et Pietro Gori. Le Brésil fut une autre destination d'élection des anarchistes italiens. Cf. à ce sujet la thèse de doctorat d'Isabelle FELICI, *Les Italiens dans le mouvement anarchiste au Brésil. 1890-1920*, Université Paris 3, 1994.

¹⁴ Même si, arguaient les journaux, ces conditions étaient dans tous les cas meilleures que celles que les immigrants avaient connues dans leur pays.

¹⁵ Dans le secteur de la boulangerie, les immigrants représentaient près de 90% de la main d'œuvre (Maria Laura MORENO SAINZ, *op. cit.*, p. 28).

¹⁶ Les revendications concernaient notamment la durée horaire de la journée, le repos hebdomadaire, le travail des enfants, les accidents, l'hygiène, l'égalité de salaire entre hommes et femmes.

Les anarchistes sont même soupçonnés de répandre la rage parmi les chiens de la ville (« Lei non sa fino a che punto può diventare diabolica certa gente », p. 43).

Les deux mois pendant lesquels se déroule l'intrigue sont des mois où sévissent des grèves, comme celle des boulangers, évoquée dès l'ouverture :

[...] non passa mese senza uno sciopero. Prima quello dei portuari, dei peones del Mercado Central, dei ferrovieri, adesso quello dei panettieri, ché per i pitocchi italiani è sempre la stessa musica. [...] Ché, dopo gli scioperi, via con i controlli, le perquisizioni della polizia, la Ley di Residencia con cui ti sbattono fuori dall'Argentina quando vogliono con una pesciata nel culo, una minaccia che ti pende sulla testa se provi a fare un passo falso. (p. 9)

Le petit Catterino, voyant la police bloquer son conventillo, se rappelle

[...] l'époque degli scioperi, le barricate che fumavano, i soldati col fucile in spalla che fermavano i pasanti per controllare i documenti ; settimane dure in cui ricorda di essere andato a dormire senza quasi aver mangiato, di aver pianto sentendo le guardie bussare gridando alla porta prima dell'alba... (p. 180)

Car les Italiens sont les premiers à être accusés et à subir des interrogatoires.

Mais Laura Pariani ne présente pas les habitants de son récit comme des révoltés. Elle n'écrit en aucun cas une épopée à la *Germinal*. Ce sont des victimes, souvent passives, qui craignent les représailles, car « [s]e poi fai sciopero, i vigilantes ti fanno un timbro sulle mani e quando vai da un altro padrone a cercare lavoro se ne accorgono subito e non ti prendono » (p. 100)¹⁷. Ils redoutent notamment la « Loi de Résidence », en vigueur depuis 1902, qui autorise l'État à expulser tout étranger dont la conduite pourrait « compromettre la sécurité nationale, troubler l'ordre public ou la tranquillité sociale »¹⁸. En somme, les immigrés italiens, les « tanos » comme on les appelle, ou encore, s'ils viennent du Sud, les « bassitalia », ne sont pas aimés et ils le savent.

Le roman est également une vivante illustration de la vie dans les conventillos, ces habitations au loyer élevé, où chaque famille s'entasse dans une seule pièce qui sert à la fois de cuisine et de chambre, fermées la nuit, surveillées par un propriétaire soucieux d'encaisser son dû.

Tutte uguali, composte da un'unica stanza con un finestrino stretto e una porta, contrassegnata da un numero progressivo, che ha l'affaccio sul cortile. Per cucinare o lavare nell'ultimo patio ci sono tre lavatoi e otto griglie sotto le quali si possono accendere dei piccoli fuochi. (p. 30)

D'où chaque soir des disputes entre femmes pour accéder aux fourneaux (« Nel patio è un inferno di urla », p. 16). Chaque conventillo a un nom : *Epifania* (où habitent les Goletti), *Los Angelitos* (où vivent les Testa), *Las Ratas*, *Cobre...* À Villa Basura, c'est un « labirinto di conventillos » où les locataires vont et viennent, car « gli immigrati vengono sfrattati su due piedi se non pagano gli aumenti, e i prezzi salgono vertiginosamente di mese in mese ». S'est même instaurée la « cama caliente », des lits loués à l'heure, pour lesquels il faut attendre son

¹⁷ Maria Laura Moreno Sainz explique qu'en Argentine, à cette époque, il n'y a pas de classe prolétarienne bien définie, que le message anarchiste apparaît flou à ces « déshérités », et qu'avant de pouvoir penser à une révolution sociale, ils devront d'abord améliorer leur vie quotidienne (*op. cit.*, p. 138).

¹⁸ Une tranquillité menacée « par des mouvements essentiellement subversifs qui ne sont point les mouvements calmes de l'ouvrier travailleur ni de l'immigré honnête », mais qui sont dus à l'activité d'« exploités qui vivent de cette agitation » (Cité par Maria Laura MORENO SAINZ, *op. cit.*, pp. 87-88). En 1910, suite à une aggravation des conflits qui frôla la « guerre sociale », est promulguée la « Loi de Défense sociale », encore plus répressive que la Ley de Residencia.

tour (p. 75). Dans cette promiscuité la raison vacille ; les hommes, avilis, versent dans l'alcoolisme et la violence envers leurs proches (« ma che ce ne può un uomo quando sente il fallimento di tutta una vita pesargli sul cuore ? » p. 5) ; la nuit du samedi au dimanche se passe à la taverne du quartier d'où les hommes rentrent, le matin, « col naso rosso di Santa Bottiglia » (p. 29). Le jeune prêtre de la paroisse, qui passe quand une agonie le réclame, se sent impuissant : « Don Vincenzo sa che ci sono uomini violenti tra i suoi parrocchiani. Maneschi con le mogli e con i figli, indecenti con le figlie » (p. 87). Amers depuis le jour où ils ont débarqué, les immigrants italiens sont prisonniers de l'Argentine :

Dicevano che qui a Buenos Aires si faceva la Merica, coi soldi da raccogliere a palate sulle piante e per strada, così Fiore è partito per il mondo, cammina cammina, un passo inanzi e quattro indré, aveva la mente piena di speranze, credeva di trovare un avvenire verto. Seeh, col fischio. Lavoro nisba. (p. 9)

E nessuno di noi può tornare al paese perché prima di partire abbiám firmato che non avremmo mai chiesto il rimpatrio... Eggià, siamo legati mani e piedi. (p. 91)

Seule consolation : ils mangent, alors qu'au pays ils mouraient de faim, et notamment ils mangent de la viande, dont l'Argentine est grosse productrice. Les abattoirs, où travaille Ognissanti, répandent à l'entour une forte odeur de chair morte et de sang.

Les conventillos offrent un curieux mélange de langues et de dialectes : « qui ci sta un inferno di famiglie di tutte le risme : gallegos, napolitani, turchi, mangiapulenta e bacicci, perfino quei bagascioni di polacchi » (p. 6). Ce n'est certes pas l'italien "officiel" qui domine, puisque personne ou presque ne sait lire et écrire. Comme l'intégration se fera aussi par la langue, Lucia Goletti « si sforza di parlare in castellano alle figlie ; non vuole mai che usino il dialetto » (p. 11). C'est pourquoi il est difficile d'imaginer comment communiquaient les premières générations d'immigrés de Buenos Aires. D'où l'élaboration par l'auteur d'une langue hybride, où l'italien de base est mêlé de termes et de tournures dialectales et espagnoles.

Le paysage historique et social des banlieues de Buenos Aires est habilement lié à l'intrigue policière qui constitue l'épine dorsale du roman. En effet, Laura Pariani n'utilise pas la fonction référentielle de l'auteur qui, se détachant de ses personnages, se mettrait à faire un cours d'histoire ou à décrire un lieu de l'extérieur. Et il n'y a pas de narration continue. La dimension informative est intimement mêlée à un discours constitué d'une juxtaposition de scènes ciblées sur un personnage, en focalisation interne. Chacune porte un sous-titre mentionnant nom, âge et métier (« Rosa Goletti, 22 anni, stiratrice [...] Cesara Pistoletti detta Cesarona, 37 anni, casalinga [...] Judita Rubinstein, 19 anni, prostituta [...] Cesare Paganni, 40 anni, predicatore », etc.). Par ce biais le lecteur pénètre dans l'esprit du personnage et se trouve invité à comprendre, voire à éprouver même de la compassion pour un individu comme le monstrueux Ognissanti : une invitation en lien avec le but implicite du livre.

Un autre signe distinctif de toute la production de Laura Pariani est l'insertion de chansons. Dans ses précédents romans et nouvelles, il s'agissait de "vraies" chansons et de comptines, apprises dans l'enfance ou découvertes en voyage. Ici l'auteur donne la parole aux enfants qui, par leurs « canzoni », se racontent. Imprimées en italiques, non seulement elles ont un rôle structurant, puisqu'elles précèdent systématiquement chaque chapitre, mais elles revêtent une fonction diégétique ; elles peuvent anticiper sur le drame imminent et en éclairer la lecture, ou contribuer à élucider le titre du livre, ou encore renvoyer des échos de l'opinion publique :

È da quando siamo nati che sentiamo ripetere :
« Di chi sono pieni i riformatori ? »

*Di ragazzini italiani che vivono nei conventillos.
Di chi sono piene le galere ?
Di jornaleros italiani che abitano nei conventillos.
E chi sono quelli che si accoltellano per strada ?
I tanos che abitano nei conventillos.
È la razza : gli italiani non possono fare altro che incazzarsi
e menarsi tra loro e finire in gattabuia. » (p. 138)*

Deux enquêtes policières

Disparitions d'enfants et découvertes de cadavres encadrent le roman et ponctuent le cours de l'histoire, appelant des retours en arrière qui signalent d'autres drames. Dès le chapitre 1 trois cadavres d'enfants de deux ou trois ans sont découverts par un vigile dans une cabane (dont une fillette ligotée, un long clou planté dans la tempe). Une nouvelle qui éveille des souvenirs : le petit Alfredino Testa, dix-huit mois, « ammazzato a sprangate mentre giocava nello zaguán » (p. 41), plusieurs enfants assassinés ces quatre dernières années, tous « uccisi atrocemente. Piccoli e figli di italiani » (p. 87) ; chapitre 7 un garçonnet est découvert étranglé ; chapitre 8 une fillette de cinq ans est brûlée vive ; chapitre 9 un bambino de quatre ans a la tête fracassée (« “Scommetto che è un bambino italiano”, dice l'uomo », p. 228) ; le dernier chapitre est encore marqué par un assassinat.

Dès la première macabre découverte, une enquête de police s'ébauche, limitée à l'interrogatoire des hommes adultes des conventillos et à des perquisitions : enquête d'entrée vouée à l'échec par le manque absolu de conviction des enquêteurs. L'auteur donne en effet une image pathétique de la Comisaría du quartier, qui doit affronter « la puzza delle latrine dei conventillos, le risse dei mangiapulenta, la babele dei dialetti », dans un contexte tendu par « il fermento creato dallo sciopero dei panettieri » (p. 38). Les précédentes enquêtes sur les assassinats d'enfants sont restées vaines, il en sera de même pour celle-ci : « un po' di chiasso per qualche giorno e poi per fortuna il caso verrà archiviato », pense le chef de brigade après avoir passé la matinée à interroger « poveracci con le pezze al culo ». « Con tutti i problemi che stanno dando gli anarchici, di questi tempi, c'è ben altro a cui pensare » (pp. 76-77).

S'agissant pour la plupart d'enfants d'Italiens, en vertu d'un curieux mécanisme de logique les coupables sont, pour la police et l'opinion publique, des « tanos ». Tout nouveau-né retrouvé étranglé et abandonné dans un terrain vague est automatiquement déclaré enfant d'immigrés¹⁹. L'adjoint du commissaire, honteux et furieux que sa mère, argentine et veuve, se soit remariée avec un « bassitalia », nourrit haine et mépris envers les étrangers (« Delinquente un maschio su dieci : i rusos per la prostituzione, gli orientales per le risse, i tanos per gli omicidi e la violenza politica... », p. 105) et tient à s'en démarquer :

[...] ci tiene a distanziarsi dalla massa d'immigrati straccioni che riempie il quartiere. [...] Tutto quello che c'è di brutto nella vita, il Flaco lo attribuisce agli italiani. Tutta la sporcizia, la pitoccheria, l'ignoranza. [...] “Dipendesse da me, lo farei io un bel repulisti in questo quartiere [...] E quelli che in qualche modo violano la legge li rimanderei tutti in Italia a calci nel sedere. [...] qui non abbiamo bisogno di gente pigra e sporca”. (pp. 103-104)

Au sein de la navrante police du quartier, il y a, heureusement, un jeune immigré polonais, oncle d'un des enfants enquêteurs : vigile dans la première partie du roman, policier

¹⁹ « Se uno è tano gli danno subito la colpa di tutto » (p. 80). « Alla polizia non gliene frega niente dei bambini morti. Mio zio Onofrio dice che è per il fatto che sono figli di italiani », dit un petit Sicilen de la bande des Testa (p. 245).

dans la seconde, désireux d'être un jour commissaire, il apportera une collaboration précieuse à Garibaldi et aux siens.

Garibaldi : c'est ainsi que les enfants de Villa Basura surnomment Maurilio Testa, jeune chef de famille de treize ans, acclamé chef de bande :

Ha tredici anni meno un mese, un corpaccione da quasi ottanta chili, e nel barrio tra i ragazzini della sua età è quello che ha anche certo più cervello e fegato. Sempre svelto a decidere nei momenti difficili ; che se poi le decisioni si rivelano giuste, tanto meglio. Per queste sue qualità naturali di capo, si è meritato il soprannome di Garibaldi. (p. 157)

Garibaldi est garçon à tout faire dans une salle de boxe, son jeune frère de onze ans joue de l'accordéon dans les rues et la petite Rogelia, neuf ans, travaille dix heures par jour à la savonnerie. La famille Testa a été une des premières victimes d'Ognissanti. Bien qu'ils n'aient pas de véritables preuves, eux et leurs amis savent qu'il faut ce méfier de ce garçon violent et pervers que le Commissariat n'inquiétera pas puisque seuls les adultes sont interpellés. Ils lui ont déclaré la guerre, bien décidés à se substituer à une police incapable :

Noi siamo una banda seria : di schifezze come quelle che hai raccontato, qui non ne facciamo. E se ti ritrovo da queste parti, ti concio nero. Ti teniamo d'occhio, sai ? Non abbiamo le fette di salame sugli occhi come la polizia, noi l'abbiam capito cosa vai a fare in giro di notte. Se ti cogliamo sul fatto, per te è finita. (p. 161)

Avec eux quelques autres enfants – des enfants-adultes car tous gagnent durement leur vie. Garibaldi, Cacho, Rogelia, Isacco, Teodoro, les jumeaux Moreno et Tilio : le groupe des petits enquêteurs serait incomplet sans la mascotte, une chienne errante à la queue pelée mais dotée d'un bon flair, appelée Anarchia²⁰. Un groupe sympathique et chaleureux dont l'auteur néanmoins ne veut pas donner d'image édulcorée. Ce seront les détectives de l'affaire, et comme certains détectives ou commissaires de polars, ils ont leurs "faiblesses", liées à la vie qu'ils mènent :

L'odore della banda – un misto di braghe sporche, piedi puzzolenti, capelli unti – ma soprattutto quello pungente del sudore di Maurilio copre perfino il tanfo di un mucchio d'immondizia che cuoce al sole. (p. 158)

Les enfants partent avec une longueur d'avance sur la police puisqu'ils pressentent qui est le coupable, et avec un joker perdant car ils savent qu'on ne les écouterait pas²¹. Mais surtout, contrairement aux policiers aveuglés par les préjugés et les « fette de salame » qu'ils ont sur les yeux, ils témoignent d'une grande sagesse : ils n'ont que de forts soupçons, ils veulent obtenir des preuves.

Ces preuves, ils les obtiendront grâce à leur bon sens, grâce au flair d'Anarchia, et surtout grâce à l'aide que leur fournira l'oncle polonais du petit Teodoro, qui, harcelé par son neveu, accepte d'entreprendre des recherches dans les archives de la police et des journaux :

²⁰ Pensons aux petits groupes d'enquêteurs des romans policiers pour enfants et adolescents : le célèbre « club des cinq » comprend un chien, de même que le tout aussi célèbre « clan des sept » (Enid BLYTON, Bibliothèque rose).

²¹ Un hangar a été incendié. Roberto, douze ans, a vu qui a mis le feu. « Avrebbe voluto farsi avanti e denunciare Orecchia alla polizia, ma s'è trattenuto : le guardie non crederebbero mai a un ragazzino, tanto più se è un lyniera. Senza contare il rischio che lo schiaffino di nuovo nell'orfanotrofio da cui è scappato tre anni fa » (p. 253). Précédemment, quand ils ont appris l'horrible mort de la petite Reyna, c'est à Ognissanti qu'ils ont pensé aussitôt : « Bisognerebbe andare a dirlo alla polizia », dit Isacco, dix ans. « Figurati se stanno ad ascoltare proprio te, – lo canzona Maurilio. – Le parole di un bambino per loro contano meno che merda » (p. 208).

recherches pour lesquelles il a tôt fait de se passionner, tant elles sont fructueuses, tant les découvertes sont effarantes. Car Sherlock Holmes est le maître à penser de Jacobo Jaworski et, par dérivation, le guide de la bande :

Te lo ricordi quello che diceva Sherlock Holmes, che per me resta il detective più bravo del mondo ? “Se da una situazione togli tutto quello che non è vero, quello che resta è per forza vero, anche se sembra non stare né in cielo né in terra”. [...] non credo alle coincidenze. (p. 265)

Ainsi avons-nous, au cœur de l'enquête menée par la bande, comme une mise en abyme des romans de Conan Doyle. En termes simples Teodoro explique à ses copains ce qu'est un roman et plus exactement un polar, qui est Sherlock Holmes, l'importance des coïncidences (qui en fait n'en sont pas), la nécessité de trouver des preuves (« non si può incastrare nessuno con semplici supposizioni », p. 259). Ces petits détectives de l'an 1912 se forment à l'enquête sur le modèle même du polar. C'est Sherlock Holmes, en quelque sorte, qui va permettre de dénouer une histoire inextricable, et au final... élémentaire... tant faits, coïncidences, déductions concordent, en dépit du caractère monstrueux du résultat final.

Ainsi, de l'enquête traditionnelle et poussive menée par des adultes, nous passons à l'enquête vive et intelligente menée par des enfants : du polar pour adultes au polar pour ados. Et l'auteur nous tient en haleine jusqu'au bout, jusqu'à la dernière page, faisant d'abord incarcérer non point le criminel mais l'un des jeunes enquêteurs !²²

Au final le meurtrier est bien arrêté, comme l'atteste la dernière page, et condamné, comme le confirme l'épilogue, qui relie fiction et réalité. Ce très jeune tueur en série déséquilibré a bel et bien existé. Mais l'auteur a réécrit son histoire, remodelant le personnage et donnant la parole aux immigrés, surtout aux enfants. Le discret traitement policier de l'affaire, le soin avec lequel sont reconstruits le milieu et l'atmosphère de l'époque, tout ceci invite à comprendre qu'en imaginant cette forme de polar Laura Pariani n'a pas seulement suivi un genre à la mode. *Dio non ama i bambini* peut être lu comme un roman à thèse.

Un roman à thèse ?

Le problème de fond qui sert de cadre au roman est la situation des immigrés dans l'Argentine du début du XX^e siècle, et plus généralement leurs conditions de vie et de travail. C'est parce que les immigrés, surtout les Italiens, ne sont pas aimés que la police se soucie peu de l'enquête, c'est parce qu'ils ont la réputation d'être sales, paresseux et violents que l'on s'émeut peu quand il y a des morts. Le livre met fortement l'accent sur cette réalité, en accord avec la règle de sauvegarde du passé qui domine toute la production de Laura Pariani. Néanmoins, depuis ces toutes dernières années l'auteur souligne plus fortement la misère morale et matérielle des ancêtres expatriés d'il y a un siècle. Un recueil de récits de 2004, *Il paese dei sogni perduti. Anni e storie argentine*, commence d'ailleurs par une introduction intitulée *La memoria cancellata*, qui pourrait également servir de préface au livre que nous examinons. « Una società che dimentica è condannata all'ignoranza di se stessa », y écrit l'auteur en note. Ce serait une bonne épigraphe à *Dio non ama i bambini*. Car d'une part les ex-immigrés (entre autres) italiens, depuis longtemps argentins à part entière, ont oublié leur

²² Eduardo, 12 ans, vendeur de lait, a vu passer Ognissanti dans la zone où a disparu la dernière victime. Le soir, il y conduit la bande, et la brave Anarchia a tôt fait de flairer un petit cadavre. Les parents, la police sont avertis, et c'est le pauvre Eduardo qui est conduit en prison : « Sospira, trattiene le lagrime, ché sa che loro, i poliziotti, non faranno niente, ci hanno le fette di salame sugli occhi. È stato Orecchia, solo noi bambini lo sappiamo. » (p. 284).

passé et, à leur tour, “maltraitent” les Péruviens, les Boliviens et autres déshérités qui viennent en Argentine chercher du travail (l’auteur le souligne à l’occasion dans plusieurs de ses livres). D’autre part l’Italie actuelle – et non seulement l’Italie – est une terre d’immigration : à lire les réflexions émises sur les immigrés des conventillos de Buenos Aires on croirait entendre celles qui aujourd’hui visent les populations multiethniques des banlieues européennes. Toute l’histoire racontée dans le roman est d’une frappante actualité²³.

Une formule corrélatrice pourrait être synthétisée en ces termes : “Le mal engendre le mal”. Certes, les bons gens désignent d’office les “tanos” comme criminels, et effectivement, le monstre du roman est bien fils de “tanos”. Mais le déroulement de l’histoire souligne que celui qui, dans la fiction, s’appelle Ognissanti est le pur produit des souffrances endurées par sa famille. Les rapports d’époque concluent à des tares générées par la syphilis du père ; Laura Pariani, tout en soulignant sans ambages l’aspect monstrueux du personnage, fait de lui un enfant handicapé de milieu défavorisé. Elle imagine des tares dues à une naissance prématurée et à une croissance (plutôt, en fait, une “non croissance” puisque ce « Nano » ne parvient pas à grandir²⁴) dans des conditions d’hygiène alarmantes, au sein d’une famille moralement et matériellement sinistrée²⁵. Tares physiques et tares mentales comme produits de sources négatives, en somme, qui ont pour effet une combinaison explosive. Les rapports officiels voient dans le jeune criminel un fou et, physiognomiquement, désignent dans ses oreilles démesurées le siège de sa méchanceté ; Laura Pariani, par la technique de focalisation interne (et par le terme « bambino » qu’elle utilise parfois à son sujet), parvient à prouver au lecteur que lui aussi a ses souffrances. Son physique, sa cruauté, ses jeux barbares, en font le fruit symbolique et hideux des frustrations de toute une communauté. D’ailleurs dès le *Prologue*, nous faisant pénétrer dans les pensées de Lucia, la mère, accablée de voir ses trois garçons partir à la dérive, l’auteur s’arrête sur Ognissanti : « È lui, in certo modo, che sembra essere diventato il simbolo di questa quotidianità nera di grida e bestemmie » (p. 15).

Enfin, ce roman dirige le regard sur les enfants : un regard fortement dénonciateur comme le laisse entendre son titre provocateur. Des enfants livrés à eux-mêmes dès leur plus jeune âge, chassés, frappés, abusés par leurs parents et leur entourage.

*Siamo nati nella stanza scura di un conventillo [...]
Sei, sette, otto, nove, dieci, tredici anni di botte.
Tanti di noi ci crepano : cascando per terra e restandoci
come se li avessero schiacciati ; o sbattendo la testa
contro un muro ; o delirando di febbre in fondo alla cucina. (p. 65)*

dit une des chansons. Des enfants qui ne vont pas à l’école²⁶, qui travaillent comme les adultes dès l’âge de huit ans, à l’usine ou à domicile, dix heures par jour²⁷. Ginetta, dix ans,

²³ L’auteur le souligne à l’occasion par des clins d’œil, tel cet oracle d’un journal anarchiste qu’elle intitule *Il fratello vendicatore* : « Nell’anno 2000 non ci saranno guerre né frontiere bagnate dal sangue umano » (p. 136).

²⁴ Un défaut de croissance qui est aussi symbolique. Examinant une fillette qu’elle vient de recueillir, Carletta pense : « il figli degli italiani di Villa Basura sono mingherlini, come se avessero paura a crescere » (p. 47).

²⁵ La mère, torturée par la mort rapide de sa première fille (« abandonnée » à une tante à l’âge de deux ans, quand elle partit en Argentine rejoindre son mari), voue un culte maniaque à une photo de l’enfant placée sur un « altario » qu’elle lui a consacré. D’où, imagine l’auteur, une forte envie chez Ognissanti de détruire sadiquement tout ce qui peut lui rappeler cette photo.

²⁶ L’école est inadaptée pour eux ; l’extrait du livre de lecture que présente l’un des documents offre l’image idyllique d’une paisible vie de famille qu’ils ne peuvent connaître.

²⁷ Se basant sur les chiffres du « Departamento Nacional de Trabajo », l’auteur signale que d’après les recensements, en 1907 il y a 5123 enfants employés dans les « stabilimenti industriali » de Buenos Aires (soit

« ha trovato solo da lavorare in casa : rivolta guanti. Al mattino li va a prendere in fabbrica, cuciti dal di dentro ; poi a casa li raddrizza e alla sera li riporta al padrone. La pagano una miseria, ma sempre meglio di niente » (p. 12). Peppino, neuf ans, est « aiutante cuarteador », il soigne les chevaux qui tirent les tramways ; Carolina, neuf ans fait de la couture à domicile ; Adela, douze ans, est prostituée à la Casa Blu ; Isacco, dix ans, travaille à la scierie ; Eduardo, douze ans, vend du lait. Des travaux qui peuvent être très durs, comme celui de la petite Rogelia, neuf ans, employée à la savonnerie :

Sono arrivate le ragazzine del saponificio, fuliginose, spettrali, sporche da capo a piedi della cenere grigia del quemadero della spazzatura, che trasportano per tutta la giornata dal terrapieno della ferrovia dove si brucia l'immondizia alla fabbrica di sapone ; sfinite di stanchezza, ché niente pesa più di quei sacchi di iuta riempiti di cenere morta. (p. 135)

Dans ces quartiers les enfants ne comptent pas, on ne les écoute pas et ils le savent. Famille et police, pour eux, n'évoquent pas chaleur et justice. Leur vraie famille est « la banda », comme l'exprime une autre chanson :

*La parola famiglia per noi significa soltanto
calci e ingiurie e un unico letto in cui si dorme male.
Ché per i grandi noi siamo soltanto spalle, braccia,
gambe per lavorare. [...]
Mai una carezza, nessuno pensa che ne abbiamo bisogno. [...]
Nessuno ci protegge. I poliziotti e le guardie men che meno.
Tutti ci prendono a calci, perché dicono che valiamo meno
che niente.
Solo nella banda troviamo di che sopravvivere.
La teppa è la nostra salvezza e legge. (pp. 195-196)²⁸*

Construire un polar à l'intérieur du monde des enfants de quartiers "sous-développées" du début du XX^e, alors que Buenos Aires est une ville prospère et en pleine expansion, c'est faire une leçon d'histoire qui, certes, se rapporte au passé, mais qui concerne aussi notre présent : celui de pays "en voie de développement", mais aussi, dans une certaine mesure, celui de nos pays prétendument développés.

La criminalité d'un enfant comme résultat d'un ensemble de causes qui, sans pour autant le racheter, du moins éclairent son cas : c'est la thèse implicitement développée par Laura Pariani. L'Italie d'outre Atlantique que nous présente l'auteur, exclue, avilie, peu à peu se fonde à la société argentine. La vie y est dure mais on n'y souffre pas la faim. Si bien des adultes apparaissent comme désolants (« I grandi sono tutti hijos de puta », p. 206), les enfants, mûrs dans leur jeune âge, travaillent, et l'Italie est pour eux une terre inconnue, improbable, mystérieuse (« *La sera, dopo aver detto il rosario, ascoltiamo le favole / su un posto lontano chiamato Italia o Mepaés* », p. 95). Sans doute est-ce au prix de la souffrance des plus jeunes et de leur courage, que l'immigré acquiert peu à peu le statut de citoyen. L'épilogue ne dicte aucune morale, il rapporte seulement la fin d'une histoire fort triste, histoire vraie sur laquelle a été bâti un splendide roman.

dix pour cent des ouvriers), et 5728 en 1909 ; ceux qui travaillant dans la rue, pour la plupart enfants d'immigrés italiens, sont environ 10 000 (p. 275).

²⁸ D'où la boutade amère de Garibaldi : « Ve lo dico io : Dio se ne frega dei bambini » (p. 246).